

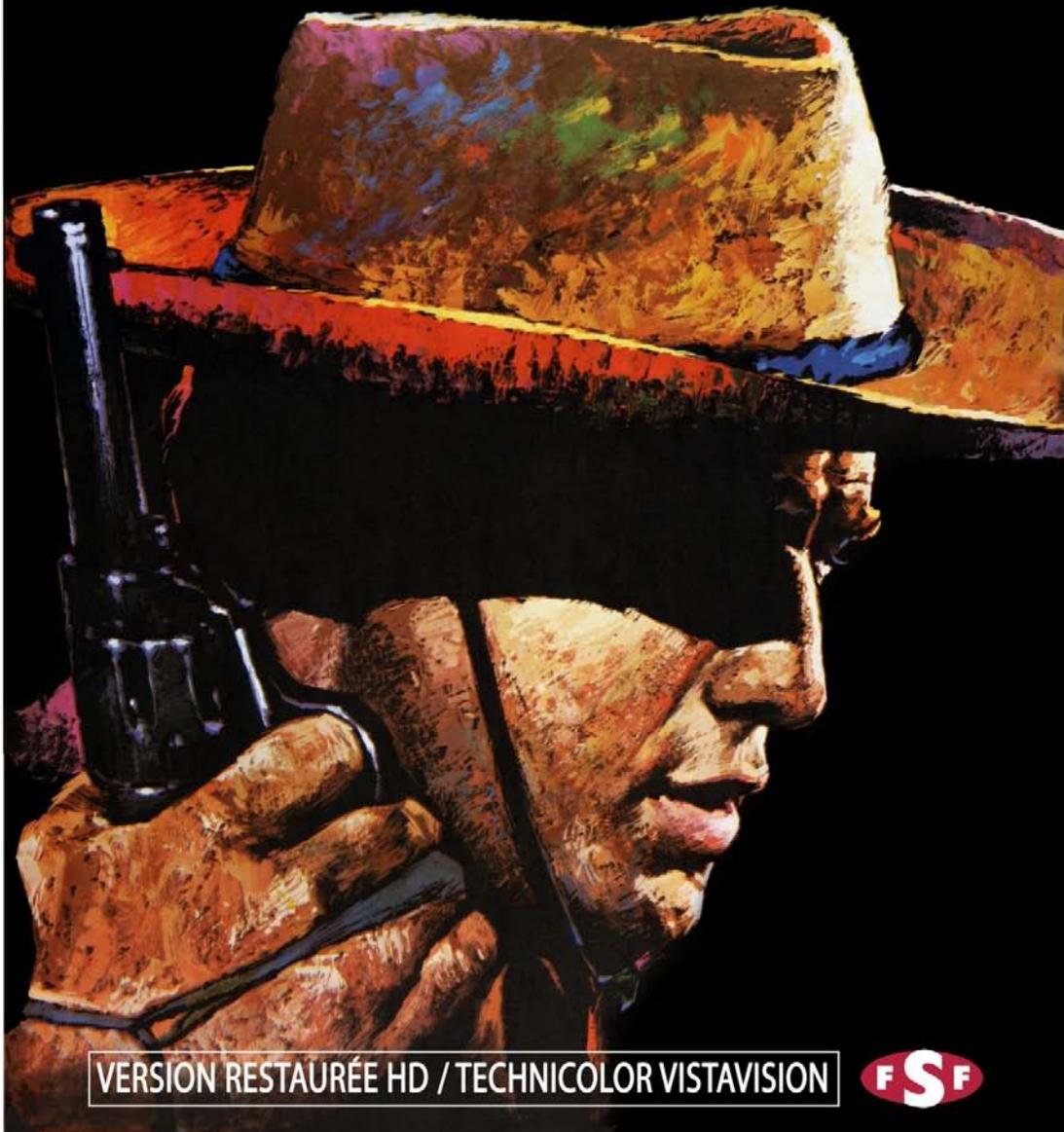
Galeshka Moravioff présente

# LA VENGEANCE AUX DEUX VISAGES

UN FILM DE ET AVEC

**MARLON BRANDO**

**KARL MALDEN KATY JURADO**



VERSION RESTAURÉE HD / TECHNICOLOR VISTAVISION



**AU CINÉMA LE 15 MARS 2017**

**Galeshka Moravioff présente**

# **LA VENGEANCE AUX DEUX VISAGES**

**(One-Eyed Jacks)**

**Un film de MARLON BRANDO**

**Avec Marlon Brando, Karl Malden, Katy Jurado**

**Durée : 141 min./ Etats-Unis /1961 / Visa N°24750  
DCP 2K / Couleurs / VOSTF / 1.85:1 / Mono 2.0**

**VERSION RESTAURÉE HD**

**Photos et dossier de presse téléchargeable sur  
[www.films-sans-frontieres.com/la-vengeance-aux-deux-visages/](http://www.films-sans-frontieres.com/la-vengeance-aux-deux-visages/)**

**AU CINÉMA LE 15 MARS 2017**

**Distribution / Presse**

**FILMS SANS FRONTIERES / Christophe Calmels  
70, bd de Sébastopol – 75003 Paris  
Tel : 01 42 77 01 24 / 06 03 32 59 66  
Fax : 01 42 77 42 66  
Email : [distrib@films-sans-frontieres.fr](mailto:distrib@films-sans-frontieres.fr)**



## SYNOPSIS

Sonora, un village mexicain, en 1880. Rio et Dad Long-worth pillent la banque locale et fuient, poursuivis par les Rurales. Le cheval de Rio est atteint par une balle, et Dad poursuit sa route après avoir promis à Rio de revenir avec une autre monture. Mais il ne tient pas sa parole...



# CRITIQUES ET ANALYSES

Dans ce film contemplatif, traversé de vagues d'une rare brutalité, Brando filme des paysages encore inviolés. D'un côté, les étendues désertiques de la vallée de la Mort. De l'autre, l'océan Pacifique à perte de vue. S'il participe du genre western, *La Vengeance aux deux visages* s'en distingue pourtant par son rythme lent, sa violence baroque et l'ambiguïté de ses personnages.

Seule réalisation signée par le comédien, *La Vengeance aux deux visages* connaît une production pour le moins chaotique. Pour mettre en scène le scénario initial – dont Sam Peckinpah serait à l'origine, mais pour lequel il n'a jamais été crédité au générique –, Brando fait appel à Stanley Kubrick. Mais les divergences artistiques entre les deux hommes se multiplient. Après six mois de préparation, Brando remercie Kubrick et prend lui-même la tête du projet.



Ce western baroque de Marlon Brando est une œuvre surprenante et extrêmement personnelle ainsi qu'une tragédie tumultueuse et masochiste dont le style rappelle certains films japonais. On sent la présence d'un véritable auteur, avec ses passions, ses fantasmes et ses outrances. Le film est une tragédie tumultueuse et masochiste dont le style rappelle certains films japonais. On sent la présence d'un véritable auteur, avec ses passions, ses fantasmes et ses outrances.

**André Moreau, *Télarama***

La seule réalisation de Brando oppose un captivant voyou (lui-même) à la brutalité de l'homme qui l'a trahi. Cet étrange western où Marlon utilise la femme et la fille de son ennemi pour le démolir est totalement masochiste. Car ce que le héros ne peut supporter n'est pas d'avoir été trompé, mais de s'être trompé en ayant donné son amitié à une ordure. Loin d'être une vendetta, sa vengeance sera un long calvaire destiné à expier cette erreur. Brando ne pourra plus tourner : budget dépassé de quatre millions de dollars, temps de tournage passé de deux à six mois, cinq heures de projection ramenées à deux heures vingt. Unique dans tous les sens du terme, c'est un chef-d'œuvre malsain et lumineux.

**Jacques Grant, *Le Guide du Cinéma Chez Soi / Télérama***

Il ne faut jamais confier un gros budget à un mégalomane, car il se fera un malin plaisir à le dépasser. Brando passa de 1,8 à 6 millions de dollars. Le tournage dura six mois au lieu de six semaines. Il n'en reste pas moins que le film est original, baroque, et d'une lenteur plus proche du cinéma japonais que du western. Brando ne donne pas dans la simplicité, c'est le moins qu'on puisse dire, mais il est visiblement content de se faire martyriser devant la caméra qu'on est heureux pour lui. Finalement un bon film.

**Alain Paucard, *Le Guide des Films de Jean Tulard***



À la fin des années 1950, Marlon Brando se lance dans "la Vengeance aux deux visages", western masochiste qu'il veut élever au statut d'œuvre d'art. Il engage un scénariste prometteur : Sam Peckinpah. Puis le vire. Il propose à un jeune réalisateur de mettre en scène le film : Stanley Kubrick jette l'éponge après quelques semaines. Brando prend alors les rênes. Il hésite, demande des plans d'une longueur invraisemblable, et raconte sa saga de Christ de la pampa trahi par un Judas paternel. En filigrane, l'histoire de Brando avec Elia Kazan, et aussi l'histoire de Brando avec son propre père... Financé par la Paramount, le film coûte 50 000 dollars par jour. Brando organise la lenteur. Il prend une semaine de retard, puis un mois, puis deux. Le tournage s'étale sur treize mois et triple son coût. Le résultat est intéressant, parfois étiré. Bref, une curiosité.

**François Forestier, *L'Obs***

En 1961, Marlon Brando produisait, réalisait et interprétait, aux prix de risques financiers énormes, un western intitulé *La Vengeance aux deux visages* (*One-Eyed Jacks*). Ce film devait prouver une fois pour toutes que la personnalité de Brando n'était pas factice, et qu'il portait en lui une sensibilité hors du commun. C'est Patrick Brion, excellent spécialiste du cinéma américain, qui a jugé ce film avec le plus d'équité et de clairvoyance : « Sa seule intrusion dans la mise en scène produisit un western étrange, agressif, profondément masochiste mais parfois envoûtant. Traité dans un style qui fait songer au cinéma japonais par son action « au ralenti », le film culmine en une scène de sadisme pur dans laquelle Karl Malden, ayant enfin Brando à sa merci, le fouette sauvagement puis lui écrase la main droite avec une crosse de fusil. Une certaine systématisation du cadre (les innombrables plans en transparence d'une mer tumultueuse se brisant sur les rochers), une violence assez stupéfiante dans les scènes d'action (la mort de Timothy Carey) et quelques personnages relativement inhabituels (celui de Louisa notamment) mérite qu'on s'intéresse à Brando metteur en scène confus et cabotin, mais aussi lyrique et ambitieux. »

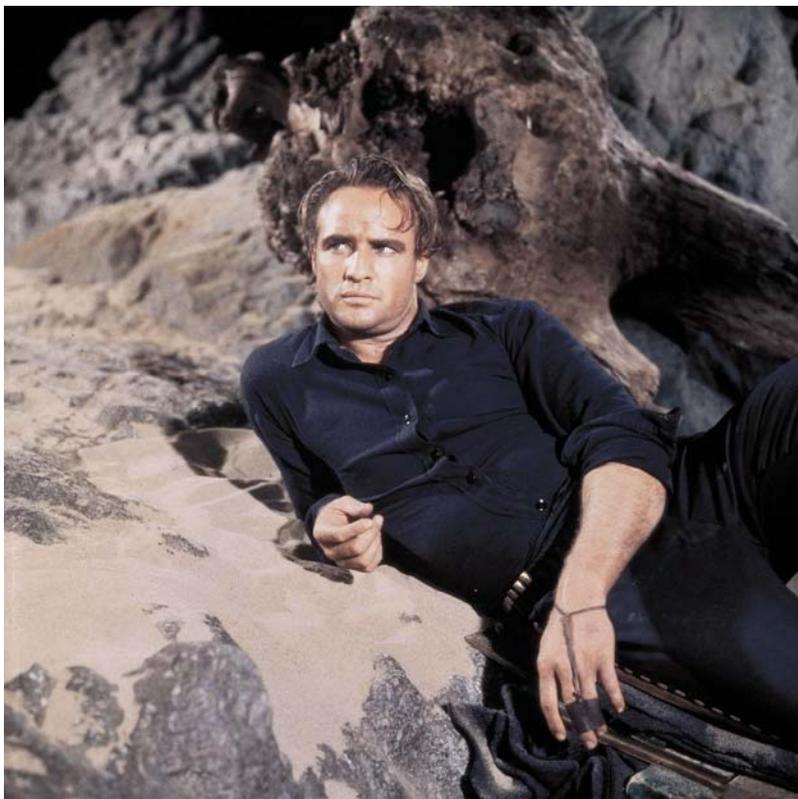
**Le Cinéma (Ed. Atlas)**



**LA VENGEANCE AUX DEUX VISAGES : Un chef-d'œuvre incandescent et torturé, à l'image de son auteur et acteur principal.**

Acteur mythique, Marlon Brando s'est essayé une seule fois à la réalisation au cours de sa carrière. Loin de se destiner à cette pratique comme le fit son acolyte Paul Newman, le célèbre interprète d'*Un tramway nommé Désir* s'est retrouvé embarqué derrière la caméra plutôt par un concours de circonstances. Après une décennie qui fit de lui l'un des acteurs les plus puissants d'Hollywood, Marlon Brando se voit confier l'un des personnages principaux du nouveau projet cinématographique du jeune Stanley Kubrick. Mais la mégalomanie et l'égo surdimensionné des deux hommes ont vite raison de cette collaboration et Kubrick quitte le navire. Pour ne pas voir le projet sombrer définitivement avec la somme de dollars qui y avaient déjà été investie, la MGM accepte de confier le projet à l'acteur, réputé pour son goût du risque. Mais, la firme paiera très cher l'absence d'expérience d'un homme qui n'avait

par ailleurs jamais manifesté publiquement le désir de s'investir dans des projets de mise en scène. Les pertes financières sont alors considérables et le résultat témoigne d'une absence de maîtrise totale du projet : le premier montage dure cinq heures, le temps de tournage est multiplié par trois, le budget largement dépassé. Malgré un remontage qui ramène l'œuvre à une durée « raisonnable » de 2h21, *La Vengeance aux deux visages* sera un succès en demi-teinte lors de sa sortie en salles et se laisse entourer du parfum amer de film maudit.



Il faut dire qu'a priori, au simple stade du projet, le film cumule les obstacles pour espérer être un franc succès. Il s'agit d'un western crépusculaire alors que le genre est en pleine mutation, transfiguré par les nouveaux troubles d'Hollywood (Arthur Penn, Sam Peckinpah dont le nom apparaît au générique en tant que scénariste) alors que les plus anciens remettent

fondamentalement en question la recette qui fit les succès d'antan (Robert Aldrich, Delmer Daves mais surtout John Ford), au risque de faire le deuil du mythe. À ce marasme propice à toutes les hésitations susceptibles de déstabiliser le public, se greffe le caractère tumultueux d'un acteur de légende, Marlon Brando, qui fait de cette histoire d'honneur bafoué et de vengeance une affaire personnelle, en y injectant notamment une bonne dose de masochisme et une dimension œdipienne plutôt inhabituelle dans le genre. Il n'aura pas fallu attendre la mort en 2004 du célèbre interprète du *Parrain* pour que le public prenne la pleine mesure de son caractère ambivalent. Fiévreux, excessif, impulsif, mais aussi érudit et politiquement engagé, Marlon Brando n'avait que la tiédeur et le consensus pour seuls étrangers. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que l'homme se risque à un projet cinématographique propre à de nombreux excès, ne reculant jamais devant la noirceur de ses personnages, les privant de tout ce manichéisme sur lequel s'étaient construits les nombreux archétypes d'une industrie souhaitant avant tout vendre du rêve.

Dès les premières scènes du film, le ton est donné : Rio (Marlon Brando) est un bandit aussi séduisant que nonchalant. Dans le Mexique encore colonisé du 19e siècle, il commet hold-up sur hold-up, avec pour fidèle complice Dad (Karl Malden), tout aussi charismatique que lui. L'homme est un séducteur, plutôt ironique et vaguement mélancolique, bref une sorte d'Arsène Lupin du Grand Ouest.

Pourchassés par la milice mexicaine, les deux hommes se réfugient dans les montagnes alentours. Limités dans leur déplacement depuis qu'un de leurs cheveux a été blessé, les deux hommes sont obligés de se séparer. Rio confie alors à Dad le soin de partir à la recherche d'une deuxième monture. Mais, conscient de l'opportunité qui s'offre à lui, l'ami de toujours s'enfuit avec le butin et laisse Rio se faire attraper par la milice locale. Au bout de six ans, le prisonnier parvient à s'échapper et n'a qu'une seule idée en tête : se venger de celui qui l'a trahi. Il part à sa recherche mais découvre qu'entre-temps, Dad est devenu le shérif respecté d'une petite ville américaine où il s'est remarié avec une femme mexicaine, déjà mère d'une jeune femme.

Rio va approcher de manière tactique celui dont il souhaite se venger et le spectateur croit tenir là le principal ressort de ce film mortifère. Mais la situation est loin d'être simple car Dad reste une figure paternelle écrasante (son nom est sans équivoque) et incarne désormais la respectabilité aux yeux de tous, alors que Rio est le seul à savoir sur quel méfait celle-ci s'est construite. Plus compliqué encore, le fugitif finit par s'enticher de la belle-fille de son ex-complice, une jeune femme latino dont la mère se pose en exemple de progressisme dans l'Amérique puritaine et machiste des pionniers. Point de voute du récit, la scène qui marque les deux retrouvailles des deux anciens amis est probablement la plus belle et la plus forte du film. Dad, paisiblement allongé sous la véranda de sa maison voit son quotidien ronronnant se fissurer par l'arrivée en arrière-plan de Rio, seul porteur d'une vérité que tout le monde ignore sur le réel passé de celui qui dirige la petite ville. Dans ce plan, l'horizontalité du corps du premier, obstruant massivement le cadre, est contredite par la verticalité du second en arrière-plan, comme pour mieux souligner l'affrontement physique mais surtout symbolique qui va opposer les deux hommes autour de la question de la trahison. Mais jamais le propos ne cèdera à de possibles tentations manichéennes, ce qui n'a rien de surprenant lorsqu'on se rappelle que Marlon Brando s'est toujours attaché à incarner des être troubles et ambigus (*Un tramway nommé Désir*, *Sur les quais*, *L'Homme à la peau de serpent*) dans les années 1950. Il était vain d'espérer qu'il fasse de Rio une incarnation de la vérité venue basement soulager une rancœur vieille de plusieurs années. Au contraire, il va emmener son personnage sur le périlleux terrain de la contradiction, le laissant progressivement se prendre au piège d'un système qu'il croyait maîtriser, à l'image de Brando réalisateur, embourbé dans un projet qui le fascine mais sur lequel il finit par manquer de prise, principalement par manque d'expérience.

Au sein de ce théâtre funèbre qui voit s'affronter deux anciens amis qui ne cessent de se tendre cruellement le miroir de ce qu'ils furent (un voyou pour l'un, un naïf pour l'autre), c'est toute une galerie de personnages passionnants qui défilent. Laisant la part belle aux femmes à qui il donne des personnages forts en caractère, systématiquement plus intègres que les hommes (qu'elles soient prostituées ou filles-mères), Marlon Brando tient compte de chaque détail pour donner une véritable épaisseur psychologique aux enjeux (de virilité, de frustration) qui constituent la base même des relations entre les hommes. La volonté de dominer et la quête d'une respectabilité sont les deux dynamiques a priori antinomiques de cette allégorie

morale sur la nature humaine qui tient véritablement en haleine pendant plus de deux heures. Aujourd'hui édité dans une version qui a su valoriser le très beau travail effectué sur la photographie, *La Vengeance aux deux visages* fait partie de ces films vénéreux inscrits au panthéon du cinéma américain et qu'on n'aurait pu définitivement perdre de vue. C'est aujourd'hui chose réparée.

**Clément Graminiès, Critikat**



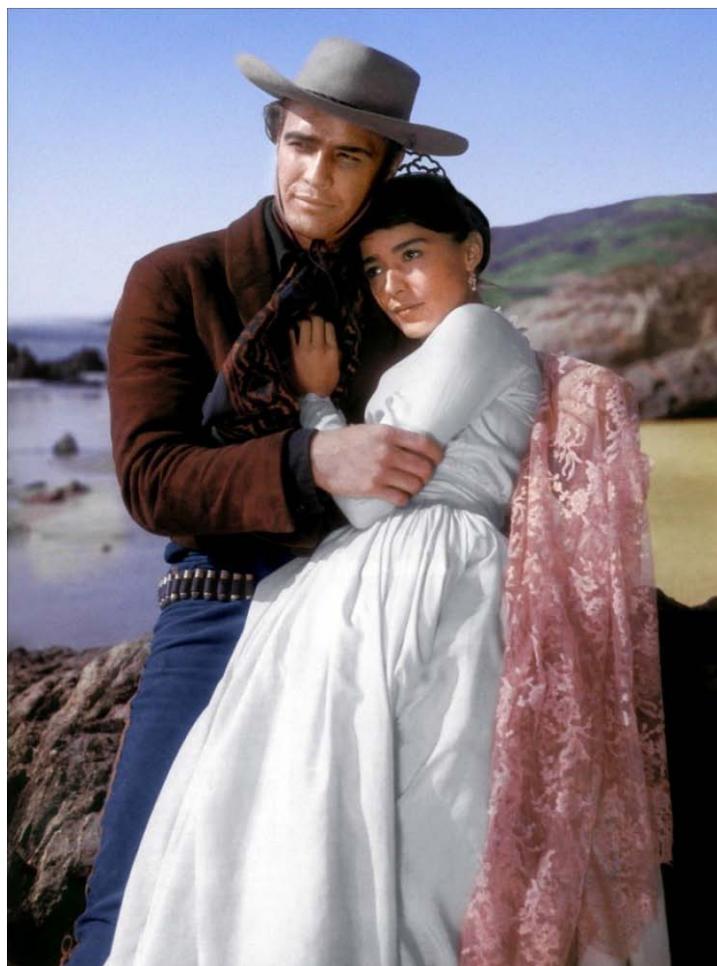
Le tournage de *La Vengeance aux Deux Visages* sous la direction de Marlon établit plusieurs records dans l'industrie du cinéma : dépassements du calendrier de tournage et de la pré-production, métrage total de pellicule impressionnée, temps nécessaire pour faire une scène, nombre de prise de scène (cent six) et durée du montage, entre autres. En réponse aux différentes critiques formulées à l'égard de ces records, Marlon répliqua majestueusement qu'il tournait un film et non une pendule.

Marlon vérifia dix fois chaque angle de caméra. Il laissa les acteurs et l'équipe technique inactifs pendant des jours, attendant que le vent se lève sur l'océan Pacifique, comme il le voulait. Une jeune orientale qu'il avait engagée pour un rôle qui devait durer une semaine resta en fait pendant des mois, au cours desquels elle fut payée. Le producteur Franck Rosenberg, que le style de Marlon rendait fou, déclara : « Ce n'est pas un film, c'est un mode de vie ». Il évalua la performance de Marlon avec une certaine terreur : « Il méditait sur chaque position de caméra pendant que les cent vingt membres du studio s'allongeaient sur le sol comme des

troupes fatiguées par la bataille... Chaque réplique que chaque acteur lisait ainsi que chaque bouton sur chaque vêtement retenaient toute l'attention de Brando jusqu'à ce qu'il fut totalement satisfait. Il fallut six mois pour tourner *La Vengeance aux Deux Visages* au lieu des soixante jours qui avaient été prévus à l'origine. Le tournage se termina le 2 juin 1959 (alors que le premier tour de manivelle avait été donné le 2 décembre 1958). Et il fallut encore un jour de plus – le 14 octobre 1960 – pour filmer une nouvelle fin. Le temps, ça coute cher à Hollywood, et Brando l'utilisa avec une prodigalité insensée, voulant obtenir exactement ce qu'il souhaitait à l'écran. Il impressionna plus de trois cent mille mètres de pellicule, décrochant ainsi un nouveau record du monde. »

***Brando au petit déjeuner, Anna Kashfi Brando et E.P. Stein (Ed. Buchet Chastel)***

Film-portrait de son auteur, l'œuvre annonce dès le titre l'importance capitale de l'ambiguïté. *One-eyed Jacks* fait allusion aux valets des jeux de cartes. Les valets borgnes, ou, plus exactement, ceux dont on ne voit qu'un œil parce qu'ils ne montrent qu'un profil (tel le valet de carreau dans le jeu de cartes français). Ces « Jacks » sont d'ailleurs des figures qui, selon les jeux, ne valent presque rien ou sont la carte la plus forte. Mais qu'en est-il du second profil, du « second visage » annoncé dans le titre français (qui respecte les intentions du titre original) ? Est-il semblable au premier, ou, au contraire, est-il le côté sombre d'un valet de lumière ? Ou vice-versa ? La scène



clé du film étant celle où Rio (incarné par Brando), enfermé dans sa cellule dit à son ex-complice : « Ici, tu es le shérif, tu es un personnage honnête et important. Mais je connais l'autre moitié de ton visage : tu es vil et corrompu. »

Avec son film, Brando exorcise le personnage de sa jeunesse dans *l'Equipée sauvage*, celui qu'on a voulu faire de lui et qui existe imparfaitement dans le film de Benedek. Il se révèle mieux que n'ont su le faire les autres, et symbolise toute une génération de marginaux, rebelles et renfermés sur eux-mêmes, mais capables d'ouverture et d'amour. Nous ne sommes pas loin des hippies. L'amour pourrait

l'intégrer... Si les valets de la société ne cachaient pas leur autre profil. Il faut souligner la splendeur visuel du film, la lenteur de son rythme qui rappelle le cinéma japonais, les retrouvailles poétiques (la présence de l'océan, le vieux chinois du village de pêcheurs, le costume noir de Rio, sombre Hamlet méditant sur la vengeance), qui mettent en évidence la personnalité de l'acteur réalisateur. Jusqu'aux explosions de violence qui rappellent les accès de fureur d'*Un tramway nommé désir*. Il faut noter enfin le romantisme et le lyrisme des scènes d'amour, la tendresse et la pudeur des rapports amoureux, la maîtrise avec laquelle est menée la poursuite dans les dunes, l'ironie et la distance que s'accorde ce prince de l'égotisme.

Comme ses personnages, Brando a plus d'un profil. Et son film renvoie les diverses facettes à l'infini, comme un jeu de miroirs.

**Marlon Brando, François Guerif (Ed. PAC)**



Comme certains grands films d'acteurs, *One-Eyed Jacks* est une œuvre surprenante où l'on retrouve la personnalité exceptionnelle de Marlon Brando. Le fait que ce dernier joue face à Karl Malden, son partenaire d'*Un tramway nommé Désir* et de *Sur les quais*, crée un lien particulièrement étroit entre les deux hommes, renforçant même les rapports fils-père propres à l'histoire de Billy the Kid et de Pat Garrett. Peckinpah réalisera d'ailleurs lui-même une version de cette saga westernienne en 1973, certaines des scènes – notamment l'évasion de la prison – apparaissant comme un prolongement de séquences du film de Brando. Ce dernier pousse à son maximum le masochisme qui est souvent le propre des films d'acteurs. A ce titre, la

scène où Dad – ce prénom est déjà un symbole – déchire la chemise de Rio, le fouette et lui fracasse la main droite avec la crosse de son fusil est un moment stupéfiant. Filmant avec un plaisir évident l'océan tumultueux se brisant sur les rochers, utilisant un rythme inhabituel et parfois assez lent, jouant lui-même dans le style dramatique le plus retenu possible, Brando se révèle un cinéaste passionnant dont les idées – on voit la *Joconde* dans un des saloons du film – sont volontiers déroutantes.

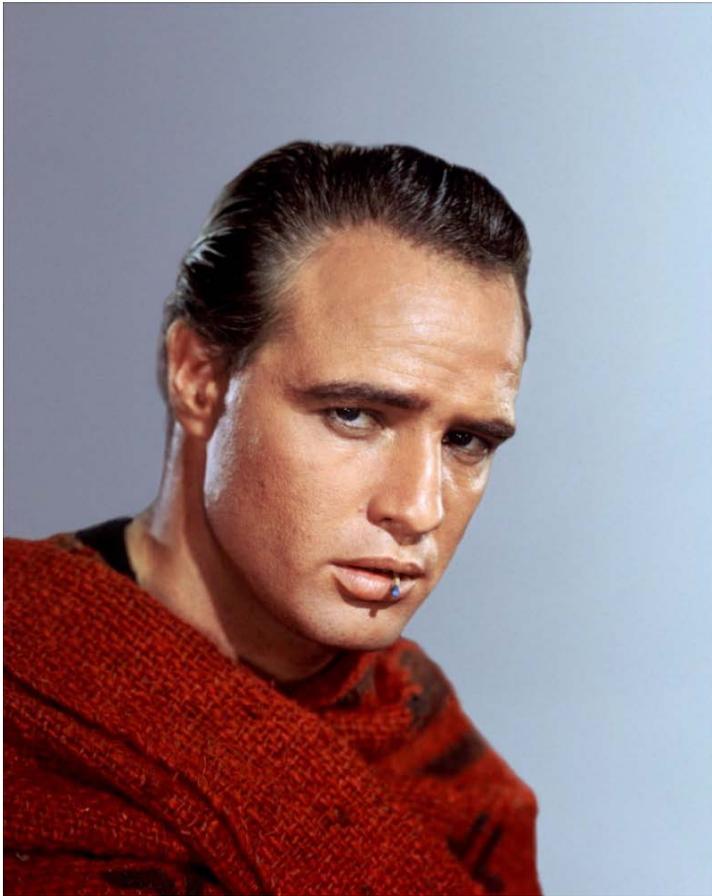
***Le Western, Patrick Brion (Edition de la Martinière)***



**Impressionné par *L'Ultime razzia* et *Les Sentiers de la gloire*, Marlon Brando propose à Kubrick en 1958 de réaliser un western : *La Vengeance aux deux visages*. Pendant près d'un an, le réalisateur travaille sur le scénario avec Brando et Calder Willingham. Mais très vite, Kubrick ne supporte pas de se voir dicter sa conduite par sa vedette. Le clash décisif survient lors du choix du second rôle masculin. Kubrick veut Spencer Tracy. Brando exige Karl Malden. L'acteur réalisera finalement le film lui-même.**

# MARLON BRANDO

## (1924-2004)



A la suite de son renvoi d'une école militaire, il intègre l'Actor Studio de New York. Sous la direction de Lee Strasberg, il développe ses talents d'acteur et devient un incondicional de la méthode de Konstantin Stanislavsky. Au départ, il joue énormément au théâtre mais refuse les propositions des studios hollywoodiens. En 1950, il interprète un infirme de guerre dans *C'étaient des hommes*. Signe de son perfectionnisme, il passe de nombreux mois dans un hôpital militaire pour rendre son interprétation convaincante.

L'adaptation pour le cinéma d'*Un tramway nommé désir* (1951) par Elia Kazan lance sa carrière. Deux ans plus tard, il retrouve le réalisateur pour les besoins de *Viva Zapata !*. Ce cinéaste lui offre certains de ses meilleurs

rôles comme dans *Sur les quais* (1954), drame pour lequel il remporte un Oscar. Son personnage dans *L'Equipée sauvage* (1953) fait de lui l'icône de toute une génération. Il s'illustre dans différents registres comme le péplum avec *Jules César* (1953) ou la comédie musicale avec *Blanches colombes et vilains messieurs* (1955), tous deux orchestrés par Joseph L. Mankiewicz. Son jeu et son charisme impressionnent les professionnels et le public.

A partir des années 60, Marlon Brando s'aventure dans des projets de plus en plus risqués. Il s'essaie à la réalisation avec *La Vengeance aux deux visages* (1961) qui se solde par un véritable échec commercial. Il enchaîne avec le tournage des *Révoltés du Bounty* (1961) qui connaît de nombreuses difficultés. Les sujets trop hardis de ses longs métrages comme *La Poursuite impitoyable* (1967) et *Reflets dans un oeil d'or* (1967), qui traite de l'homosexualité, inquiètent les financiers. Mais, c'est surtout son caractère insupportable, dont il fait preuve sur les tournages de *Queimada* (1971) et du *Corrupteur* (id.), qui le met à l'écart des plateaux.

En 1972, alors qu'il est devenu persona non grata, Francis F. Coppola, contre toute attente, lui offre le rôle de Vito Corleone dans *Le Parrain*, un personnage qui donnera un nouveau souffle à sa carrière. Marlon Brando ne s'est pas pour autant assagi. Il refuse l'Oscar pour ce rôle en signe de protestation contre le mauvais traitement des Indiens dans le cinéma américain. Puis, il interprète le sulfureux *Dernier tango à Paris* (1975). Il exige alors des cachets exorbitants pour finalement jouer de petits rôles dans *Superman* (1978) et *Apocalypse now* (1979). Las des vicissitudes hollywoodiennes, il s'exile sur une île du Pacifique pendant dix ans.

A la fin des années 80, Marlon Brando vit une véritable tragédie avec le suicide de sa fille Cheyenne, consécutif au meurtre de son amant par son frère. Les dépenses liées aux procès de ces sombres histoires le poussent à retourner devant les caméras. Fini le temps des chefs-d'œuvre, c'est un Brando obèse et fatigué qui fait son retour. Plus que jamais, il court le cachet comme avec *Premiers pas dans la mafia* (1989), *L'Île du docteur Moreau* (1996) et *The Score* (2001), sa dernière apparition à l'écran. En cette fin de carrière, on retiendra tout de même ses remarquables prestations dans *Une saison blanche et sèche* (1989) et *The Brave* (1998), la première réalisation de Johnny Depp.



## Filmographie

### Comme réalisateur

- 1961 : *La Vengeance aux deux visages* (*One-Eyed Jacks*)

### Comme acteur

- 1950 : *C'étaient des hommes* (*The Men*) de Fred Zinnemann
- 1951 : *Un tramway nommé Désir* (*A Streetcar Named Desire*) d'Elia Kazan
- 1952 : *Viva Zapata!* d'Elia Kazan
- 1953 : *L'Équipée sauvage* (*The Wild One*) de László Benedek
- 1953 : *Jules César* de Joseph Mankiewicz
- 1954 : *Sur les quais* (*On The Waterfront*) d'Elia Kazan
- 1954 : *Désirée* de Henry Koster
- 1955 : *Blanches colombes et vilains messieurs* (*Guys and Dolls*) de Joseph Mankiewicz
- 1956 : *La Petite Maison de thé* (*The Tea House of the August Moon*) de Daniel Mann
- 1957 : *Sayonara* de Joshua Logan
- 1957 : *Le Bal des maudits* (*The Young Lions*) d'Edward Dmytryk
- 1959 : *L'Homme à la peau de serpent* (*The Fugitive Kind*) de Sidney Lumet
- 1961 : *La Vengeance aux deux visages* (*One-Eyed Jacks*) de Marlon Brando
- 1962 : *Les Révoltés du Bounty* (*Mutiny on the Bounty*), de Lewis Milestone
- 1963 : *Le Vilain Américain* (*The Ugly American*) de George Englund
- 1964 : *Les Séducteurs* (*Bedtime Story*) de Ralph Levy
- 1965 : *Morituri* (*Morituri*) de Bernhard Wicki

- 1966 : *La Poursuite impitoyable (The Chase)* d'Arthur Penn
- 1966 : *L'Homme de la Sierra (The Appaloosa)* de Sidney J. Furie
- 1967 : *La Comtesse de Hong-Kong (A Countess From Hong Kong)* de Charlie Chaplin
- 1967 : *Reflet dans un œil d'or (Reflections In A Golden Eye)* de John Huston
- 1968 : *Candy* de Christian Marquand
- 1968 : *La Nuit du lendemain (The Night of the Following Day)* d'Hubert Cornfield et Richard Boone
- 1969 : *Queimada* de Gillo Pontecorvo
- 1972 : *Le Corrupteur (The Nightcomers)* de Michael Winner
- 1972 : *Le Parrain (The Godfather)* de Francis Ford Coppola
- 1972 : *Le Dernier Tango à Paris (Ultimo tango a Parigi)* de Bernardo Bertolucci
- 1976 : *Missouri Breaks* d'Arthur Penn
- 1978 : *Superman* de Richard Donner
- 1979 : *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola
- 1980 : *La Formule (The Formula)* de John G. Avildsen
- 1989 : *Une saison blanche et sèche (A Dry White Season)* d'Euzhan Palcy
- 1990 : *Premiers pas dans la mafia (The Freshman)* d'Andrew Bergman
- 1992 : *Christophe Colomb : La découverte : Tomas de Torquemada* de John Glen
- 1995 : *Don Juan Demarco* de Jeremy Leven
- 1996 : *L'Île du docteur Moreau (The Island of Dr. Moreau)* de John Frankenheimer
- 1997 : *The Brave* de Johnny Depp
- 1998 : *Free Money* de Yves Simoneau
- 2001 : *The Score* de Frank Oz
- 2001 : *You Rock My World* de Michael Jackson



# FICHE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

Avec :

**Marlon Brando** – Rio

**Karl Malden** – Dad Longworth

**Katy Jurado** – Maria Longworth, sa femme

**Pina Pellicer** – Louisa, leur fille

**Ben Johnson** – Bob Amory

**Slim Pickens** – Lon Dedrick, assistant du shérif

**Larry Duran** – Chico Modesto

**Sam Gilman** – Harvey Johnson

**Timothy Carey** – Howard Tetley

**Miriam Colon** – « Redhead »

**Elisha Cook Jr.** – Carvey

**Rodolfo Acosta** – Capitaine de la police mexicaine

**Ray Teal** – Barney

**Hank Worden** – Doc



Réalisation : **Marlon Brando**

Scénario : **Sam Peckinpah**, puis **Calder Willingham**, puis **Guy Trosper**,  
d'après un roman de **Charles Neider**

Montage : **Archie Marshek**

Photo : **Charles Lang**, **TECHNICOLOR VISTAVISION**

Musique : **Hugo Friedhofer**

Costumes : **Yvonne Wood**

Producteur : **Franck Rosenberg**

Distribution : **Films Sans Frontières**

141 min. – USA – 1961 – DCP 2K VOSTF – Couleurs – 1.85 :1 – Mono 2.0 – Visa N°24750

[www.films-sans-frontieres.com/la-vengeance-aux-deux-visages/](http://www.films-sans-frontieres.com/la-vengeance-aux-deux-visages/)

